

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

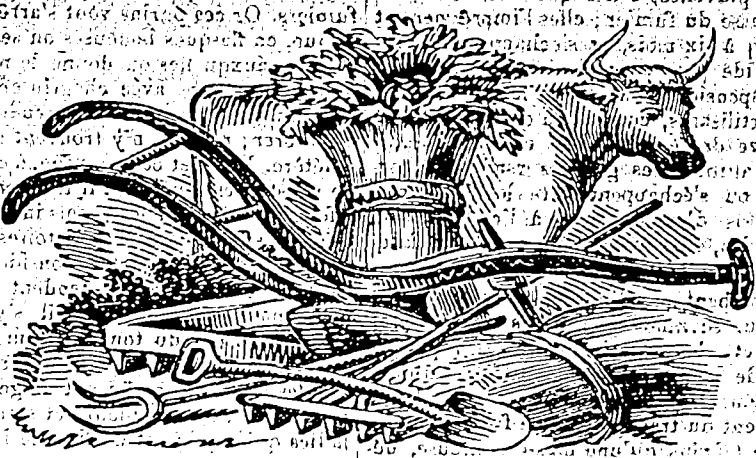
Journal, du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement, devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arrétages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédaction.

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, doivent être directement adressées à

FIRMIN H. PROULX.

ANNONCES: 1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales. Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE:

- Causerie agricole:** Considérations générales sur la perte des engrais.
- Revue de la Semaine:** Ouvrage du Parlement Allemand. — Situation actuelle de l'armée française. — L'Hon. J. A. MacDonnell.
- Sujets divers:** Repatriement; la colonisation dans les townships de Dinton et Cheaham. — Semences en lignes et choix des semences.
- Petite chronique:** Consommation des liqueurs alcooliques aux Etats-Unis et dans la Puissance du Canada; — Triste tableau de l'ivrognerie.
- Recettes:** Remède contre la brûlure de phosphore. — Cirage pour les chaussures et les harnais. — Préparation du noir d'ivoire et d'os.
- Bibliographie:** Manuel populaire d'agriculture pratique, en vente à la librairie de MM. C. O. Beauchemin & Valois, à Montréal.

CAUSERIE AGRICOLE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PERTE DES ENGRAIS

La question des engrais doit occuper très-sérieusement tous les propriétaires de fonds ruraux. On a beaucoup expérimenté, on a beaucoup écrit, et peu de cultivateurs ont profité des découvertes qui sont depuis longtemps dans le domaine public. La chimie est devenue le pivot autour duquel le progrès s'est fait jour; et bien que la lumière rayonne de toutes parts, la petite et la moyenne propriété ont peu profité des conseils des hommes expérimentés. Rendre populaires toutes les améliorations qui sont du ressort de l'agriculture, c'est un service à rendre aux cultivateurs.

Améliorer les engrais naturels, composer des engrais artificiels, voilà les deux points les plus importants de l'industrie agricole.

Toutes les sociétés d'agriculture, tous les cultivateurs, in-

telligents, tous ceux enfin qui s'occupent du travail de la terre, reconnaissent que, par ignorance ou autrement, on perd de 25 à 30 par cent d'engrais, au moins. N'est-il pas évident que si des soins étaient donnés pour éviter cette perte, la récolte serait de 25 à 30 par cent plus considérable; à moins de circonstances extraordinaires dues à des perturbations atmosphériques? Nous n'aurions jamais à redouter l'insuffisance des productions du sol. Nous pouvons même aller plus loin, et dire que nous n'aurions pas à nous occuper de découvrir de nouveaux engrais, tant que la population en rit la même.

Personne ne voudrait contester qu'il y ait sur toute la surface du pays, une perte de 25 à 30 par cent d'engrais, par suite de l'ignorance, de la négligence ou autrement. Pourtant les renseignements qui ont été donnés sur la question des engrais sont nombreux, et puis aucun progrès marqué n'apparaît encore dans cette partie importante de l'économie rurale; les mêmes abus persistent. On voit aujourd'hui les mêmes errements, qu'il y a vingt ans. Pour s'éclairer sur ce point, il suffit de parcourir nos campagnes.

Ces résultats négatifs, n'ont rien de surprenant. Grand nombre de cultivateurs ne se donnent pas la peine de songer à l'amélioration de leurs terres; la routine est leur seule règle; et ils se gardent bien de s'inscrire à un journal d'agriculture qui pourrait les renseigner sur les différentes opérations de la culture d'une terre; encore bien moins se donnent-ils le luxe d'acheter des livres traitant spécialement d'agriculture.

En conséquence de cette indifférence pour ce qui constitue la principale richesse de nos cultivateurs, que voyons-nous dans la plupart de nos campagnes?

Dans plusieurs de nos fermes, les fumiers, à leur sortie des étables, sont jetés en arrière des granges; là, on les accumule jusqu'au moment où on les transporte sur les terres arables, pour les y laisser, sans aucun abri, exposés à toutes les intempéries des saisons. Dans cet intervalle les poules et

autres oiseaux de la basse-cour se jettent sur les tas et s'y livrent à un gaspillage que l'on tolère sous le spécieux prétexte que ces animaux détruisent les semences de mauvaises herbes, les vers et les larves d'insectes.

Bien plus, les eaux pluviales, celles qui s'écoulent des toits, tombent sur la masse du fumier; elles l'imprègnent et le délavent pendant cinq à six mois, et s'échappent ensuite sous la forme d'un liquide plus ou moins foncé, qui tient en dissolution ou en suspension les matières les plus riches, les principes les plus fertilisants, ceux enfin qui constituent réellement la force active des engrais. Ces eaux de fumier restent en stagnation autour des granges rendant le terrain boueux et infecte, ou s'échappent vers les fossés voisins de quelques chemins d'exploitation, à l'amélioration de quels, on en conviendra, elles ne contribuent guère favorablement.

Mais les pluies ne tombent pas d'une manière continue; elles s'interrompent pour se renouveler à des époques plus ou moins rapprochées, et, chaque fois qu'elles se répètent, elles font subir au tas de fumier les mêmes détériorations; ce qui amène infailliblement un épaissement complet. De là il résulte que, au moment du transport de ce fumier sur les terres arables, il ne reste plus qu'une masse pailleuse, dépourvue de toutes ses propriétés.

Dans certaines fermes, on fait pire encore: pour éviter l'efflux d'une forte quantité de liquides, on dépose les fumiers sur une élévation ou sur un terrain en pente; on ne s'aperçoit pas qu'on hâte davantage la ruine des engrais. Dans d'autres, lors de leur sortie des bâtiments, les fumiers sont voiturés dans une fosse dont la profondeur varie et où peuvent se réunir les eaux qui s'écoulent des toitures et fréquemment celles qui partent d'ailleurs. Aussi arrive-t-il que souvent le tas est littéralement inondé sous une eau qui finira par déborder, entraînant avec elle une masse de principes fertilisants. Et puis ces fosses sont presque toujours établies sans aucun soin; on les voit même assez souvent pratiquées dans un terrain perméable où une notable portion des jus de fumier peuvent pénétrer.

Les engrais, dans beaucoup de nos fermes, sont donc exposés à bien des causes susceptibles de diminuer leur valeur. Qu'on n'oublie donc pas que si une certaine quantité d'humidité est indispensable à leur bonification, une eau surabondante leur est nuisible.

Mais il est d'autres causes qui font perdre aux engrais les principes qui en sont tout le prix. Sous l'influence de la chaleur, les fumiers se dessèchent par l'évaporation; la décomposition cesse de se produire et les engrais gagnent ce qu'on appelle le blanc, caractère certain de leur détérioration. Parfois l'humidité se trouve en quantité suffisante pour provoquer une fermentation énergique qui, n'étant aucunement tempérée, aboutit encore à une perte considérable de principes fécondants.

Lorsque le fumier est assez fortement comprimé pour que l'eau des pluies ou des arrosements ne puisse pas pénétrer dans son intérieur, ou que la saison est trop sèche, et qu'on ne l'arrose pas, la paille qui le compose se couvre de filets blancs, et toutes ou presque toutes les parties animales dont elle était imprégnée se décomposent: cet état s'appelle le blanc.

Le fumier affecté de blanc a perdu la plus grande partie de ses propriétés: il ne fermente plus et améliore fort peu les terres dans lesquelles on le met. La perte qui résulte, pour les cultivateurs, du fumier attaqué de blanc, semblerait devoir les engager à surveiller d'avantage la fabrication de ce puissant agent de leur fortune.

Nous voyons généralement plus de fumier trop desséché, trop pourri ou attaqué de cette espèce d'altération, que nous n'en voyons de bien conditionnés.

Mais là ne s'arrête pas le mal. Nous l'avons dit précédemment, on laisse perdre trop souvent les purins et les jus de fumiers. Or ces purins vont s'arrêter, parfois sur la voie publique, en flasques boueuses ou se déversent dans des mares infectes, auxquelles on donne le nom d'abreuvoirs. C'est ce que l'on constate avec chagrin en plusieurs endroits. Tous les animaux du canton s'y rendent chaque jour pour s'y désaltérer; mais ils n'y trouvent qu'une boisson malsaine et délétère. En effet ce breuvage, à cause de la grande quantité de substances salines qu'il tient en dissolution, produit des effets funestes sur les parois intestinales, qui deviennent le siège d'affections inflammatoires très dangereuses. De là chaque année des pertes considérables dans l'agriculture. Certains cultivateurs prétendent que cette eau n'est nullement mauvaise, que le bétail s'y habitue aisément et ne s'en trouve pas du tout incommodé. Cette affirmation ne saurait apaiser nos appréhensions, et nous restons persuadés que les animaux, en faisant usage d'une boisson saine, jouiront d'une santé meilleure et seront moins exposés aux maladies qu'en prenant un liquide impur.

Pendant la saison de l'été, ces mares se découvrent peu à peu, la vase est mise à nu, et comme le dépôt abandonné par le liquide évaporé est très-riche en matières organiques, la putréfaction ne tarde pas à s'y déclarer. L'atmosphère se charge alors de miasmes, de gaz fétides et devient insalubre pour tout être vivant. Ces abreuvoirs se changent donc en véritables foyers d'infection.

L'abreuvoir des animaux doit être regardé comme un des objets les plus importants à considérer sur une ferme. Il faut qu'il y passe une eau qui s'y renouvelle continuellement, et lorsque cela est impossible, que celle qui y arrive soit toujours pure. Il est d'une absolue nécessité que cet abreuvoir ne reçoive aucune des eaux qui sortent des écuries, des fumiers et de la cuisine. Un abreuvoir doit être nettoyé, dès que la boue abonde dans son fond, et que son eau est corrompue par les matières animales et végétales qui y ont été jetées. Les cultivateurs éclairés ne craignent pas de multiplier cette opération, qui y est ordinairement d'une très-petite dépense, et qui assure la conservation de leurs animaux.

Nous demandons donc l'abolition des procédés actuels de conservation des engrais, au triple point de vue de la santé des populations rurales, de l'hygiène des animaux et de la fécondité du sol.

Voilà certainement l'esquisse d'un bien triste tableau pour les véritables amis de l'agriculture. Et, chose étrange! contradiction manifeste! les cultivateurs se plaignent de la pénurie des engrais, alors qu'ils laissent perdre la majeure partie de ceux dont ils peuvent disposer! C'est là une anomalie incompréhensible, si l'on admet qu'ils possèdent des connaissances suffisantes sur la véritable nature et la valeur réelle des différentes parties constituantes des engrais. Pour notre part, nous pensons qu'il régnait à cet égard beaucoup d'idées fausses dans nos campagnes et nous voulons, autant qu'il est en notre pouvoir, concourir, par nos écrits, à les faire disparaître.

Mais afin d'atteindre plus sûrement notre but, nous avons besoin d'être secondés par les cultivateurs intelligents qui reçoivent notre Gazette. Ils disposent d'une influence considérable, qu'ils la mettent au service de l'agriculture. Ses besoins croissants demandent qu'on ne néglige rien, qu'on prenne avec empressement tous les moyens qui peuvent comporter quelques résultats heureux. Il nous semble que

rien ne serait plus avantageux pour les propriétaires de fermes que d'obliger leurs employés à prendre connaissance des enseignements agricoles que fournit la *Gazette des Campagnes*, et si leurs fermiers ne savent pas lire, que les propriétaires en confient la lecture à leurs enfants; ce ne sera pas une peine perdue; l'instruction agricole que les enfants auront acquise par ce moyen les attachera davantage au METIER DE LEURS PÈRES.

En attendant, espérons que les cultivateurs comprendront mieux leurs intérêts et ceux de leur pays, s'appliqueront davantage à tirer parti des immenses ressources d'engrais qu'ils ont sous la main.

La production n'a peut-être pas de limite. Dieu, dans sa bonté infinie, a placé à nos côtés les moyens de l'accroître sans cesse. Nous n'avons qu'à chercher pour trouver, qu'à nous baisser pour ramasser. Mais pour chercher, il faut avoir, au moins, une espérance. Or, dans l'état actuel de l'instruction des populations rurales, les cultivateurs, nous voulons dire l'immense majorité, n'ont pas assez l'idée des transformations que subit la matière. Aussi, tout jeune homme intelligent, ne voyant dans l'agriculture qu'un métier de manœuvre, quitte les champs pour la ville. On ne peut le nier, et nous savons quels en sont, à tous les points de vue, les tristes conséquences.

Efforçons-nous donc d'éclairer autour de nous, et faisons des vœux pour que l'instruction donnée aux enfants des cultivateurs les attache davantage au sol qui les a vus naître. Puissions-nous voir le jour où l'homme des champs, au lieu de s'occuper de choses qui ne lui rapportent aucun profit, causera science agricole et lira assidûment les journaux spécialement consacrés aux intérêts de l'agriculture.

REVUE DE LA SEMAINE

Le Parlement Allemand a été ouvert le 27 octobre dernier; environ deux cents députés étaient présents. L'Empereur Guillaume a lu à haute voix le discours du Trône dont le télégraphe a déjà transmis l'analyse de ce côté-ci de l'Atlantique. Voici les réflexions qu'il suggère au *Monde*, journal publié à Paris:

L'Empereur parle avec la tranquillité et l'assurance d'un prince sûr de sa politique, et des alliances qui l'établissent. Sans faire mention de la France, il se plaint avec hauteur des injustes soupçons dont sa politique aurait été l'objet, et laisse entrevoir que la guerre n'est pas impossible. C'est nous qui troubons l'onde pure où, comme un agneau paisible, l'Allemagne est en train d'étaucher sa soif.

Recommencer la guerre avec la France, personne n'en a jamais douté; c'est le but de la politique de Bismarck. A tout prix il la veut. De toute manière il presse sa rivale, il l'obsède. Il fait des propositions impossibles, espérant qu'enfin elle refusera de se rendre à ses caprices. Et alors le temps sera venu de reprendre ce qu'il a manqué en 1870-71: ruiner à jamais la France; la Fille aînée de l'Eglise. — Car, qu'en ne l'oublie pas, c'est l'Eglise que Bismarck veut atteindre en s'attaquant à la France.

Voici quelle a été la suite de ses démarches, depuis que les cinq milliards sont payés; car jusque là il avait été très-paisible; ne fallait-il pas se faire bien payer, avant de chercher querelle de nouveau?

D'abord Bismarck en voulut aux évêques français, à la presse religieuse; Emprisonner les évêques qui avaient la fantaisie de ne point l'admirer ni de l'aimer, a été sa première inspiration. Puis il enjoignit au gouvernement de Versailles de taper sur les journaux catholiques qui lui man-

quaient de respect en signalant avec trop de justesse les vices de sa diplomatie. *L'Univers*, et *L'Union* entre autres ont payé cher leur dévouement à l'Eglise, leur patriotisme, et leur franchise.

Tout récemment; c'était autre chose; MacMahon recevait l'injonction formelle de retirer des eaux de *Civita-Vecchia* le bâtiment inoffensif, l'*Orénoque*, que la France y tenait depuis quelques années et de reconnaître solennellement le gouvernement du maréchal Serrano, brigand arrivé à la présidence de la prétendue République Espagnole.

Aujourd'hui, c'est autre chose. C'est encore la Prusse qui frappe; mais elle veut humilier sa victime, et se sert du gouvernement de Madrid pour porter ses coups. Serrano, prenant le ton insolent d'un parvenu, reproche à la France de favoriser Don Carlos et indique la conduite qu'elle devra tenir à l'avenir. Voici, d'après M. Chantrel, l'analyse de la Note qu'il a fait remettre à M. Decazes, ministre des affaires étrangères, en France:

Cette Note exprime d'abord le regret que les espérances créées par la reconnaissance du gouvernement espagnol n'auraient pas été réalisées. La conduite des agents français de la frontière serait en désaccord avec les assurances amicales données par M. le duc Decazes. M. Vega de Armijo, ambassadeur d'Espagne, attire sur quelques faits désagréables l'attention du ministre des affaires étrangères français dont il connaît la bienveillance à l'égard de l'Espagne.

Suit l'exposé de ses plaintes, au sujet des facilités que rencontre la contrebande dans les Pyrénées et sur la Bidasoa. M. de Armijo n'exouse pas une autre nation, qui fournit également aux Carlistes des armes et des munitions; mais le cas est différent; car ses vaisseaux sont obligés de s'exposer aux dangers d'un long voyage.

La protection que le gouvernement français accorde aux carlistes se manifeste d'une façon évidente avec le commencement de cette campagne, quand Don Carlos se réfugia en France, après sa défaite d'Oroquieta; S'il est vrai que Lizarraga avait un passe-port de Bayonne à Perpignan, ce passe-port ne s'étendait pas à sa suite, composé de vingt-neuf personnes et de quinze chevaux.

Les plaintes des consuls espagnols démontrent que le gouvernement français, averti à temps, n'a tenu aucun compte de leurs réclamations, la présence de Don Carlos à Bayonne et à Pau fut signalée le 2-mai 1872, par le consul espagnol qui demanda inutilement son arrestation. Le baron de la Torre et le duc de la Rocca ne furent pas interdits, quoiqu'ils fussent à Pau et à Bordeaux pour des achats carlistes. La prétendue reine d'Espagne (la princesse Marguerite) ne fut pas inquiétée non plus.

En ce qui concerne les chevaux, la Note dit qu'ils passent, non par les défilés gardés par les espagnols, mais par les défilés gardés par les carlistes. La France devrait interdire ce transport non autorisé par l'Espagne.

La Note demande enfin le changement des autorités des départements limitrophes et l'exclusion absolue des carlistes du territoire français. Elle termine en disant que des forces françaises considérables devraient agir de concert avec les Espagnols de l'autre côté de la frontière.

Maintenant que va faire la France? Va-t-elle poursuivre dans la voie des concessions? — Car il y a évidemment, derrière Serrano les canons et les soldats d'une puissance qui a coutume d'être obéie; et personne n'en doute en France. Mais si la France hésite, que va-t-il arriver? C'est ce que de toutes parts on se demande.

Cependant nous ne pouvons croire à une guerre immédiate. La Prusse ne se croit pas encore prête. Elle sait que

L'Angleterre voit avec inquiétude les progrès de sa marine militaire, que la Russie n'approuve point ses prétentions sur la Hollande et le Danemarck, et que toutes les puissances verront d'un mauvais oeil tout ce qu'elle fera désormais pour agrandir ses domaines. Aussi est-elle bien décidée de mesurer ses démarches.

Mais dans le cas d'une nouvelle lutte avec la France, le danger réel ne pourrait se présenter que du côté de la Russie. Aussi M. de Moltke se hâte-t-il de prendre les mesures les plus efficaces. Il y a encore quelques guichets du côté du meilleur ami, dit un correspondant de Berlin; M. de Moltke a ordonné de les fermer à double et à triple tour. Les fortresses de premier rang, telles que Kolzig-berg, Danzig et Posen, ne lui suffiront plus. Il a donné l'ordre de bâtir, autant qu'il est possible, la ceinture de la triple ceinture, dont sont revêtues les villes de Thorn et de Kistritz.

Et la France, quoi fait-elle? Pendant que la Prusse se fortifie, augmente son effectif militaire, perfectionne ses armes, exerce ses soldats, la France n'a-t-elle mis à profit les trêves qu'elle a gagnées et cherche-t-elle à se mettre à l'abri d'un coup de main à éviter la répétition des désastres de 1870-71? Se préoccupe-t-elle de trouver le moyen de surfer dans cette politique servile de concessions qui l'avilit et qui la mène à la mort? Car elle ne peut ignorer que les exigences de la Prusse sont toujours croissantes et que lorsqu'elle se sentira prête à porter un coup mortel, elle ne se contentera plus de demander l'amoin-drissement moral et matériel de son ennemi, mais comme les aventuriers de grands chemins, elle lui demandera la vie même.

Comment enfin la France n'a-t-elle étudié le passé et que fait-elle pour assurer l'avenir? — Nous allons répondre en citant les réflexions que le Général Du Temple, député de l'Assemblée Nationale de France, et légitimiste fervent, vient de livrer à la presse :

" Je m'étais abstenu jusqu'ici de traiter la question militaire. J'attendais de voir parler les maîtres. Je pensais que, si les officiers généraux de terre et de mer s'étaient montrés insuffisants pour la grande tâche de résistance à l'ennemi, il allait peut-être surgir dans le silence du cabinet quelque haute intelligence venant jeter un grand jour sur la matière.

" Ne voyant rien venir, voyant persister dans de tristes errements, attribuer à des causes futiles et secondaires ce qui tient à une situation morale détestable, je n'hésite pas à dire : l'ennemi est à nos portes, nous pressé et nous enserre. Je crie la vérité à mon pays !

Puis l'illustre Général fait en quelques mots l'histoire de sa propre carrière militaire, afin de faire connaître qu'il a quelques droits de parler et de dire ce qu'il pense. Il continue : " Tout le monde a pu remarquer quel soin l'on prenait, dans les derniers temps de l'empire, de la vie du soldat. Soit pour faire de la popularité, soit par suite de cette mollesse qui nous envahit, on ne parlait que d'armes perfectionnées pour tirer de loin sans s'exposer, de retranchements pour se mettre à l'abri. On apprenait aux hommes à se coucher, à se cacher. Pendant que la discipline se relâchait et que le premier soldat du monde manquait chaque jour de respect à ses officiers, ceux-ci ne s'ingéniaient qu'à lui procurer les moyens de ne pas se faire tuer. Ce n'était pas nécessaire, c'est la seule chose, hélas ! que l'homme sache trouver d'instinct.

" La guerre s'engage, et après quelques combats où la vicille vaillance française se montre çà et là, l'on ne songe plus qu'à se réfugier dans les villes fortes ; l'on court ainsi à des désastres inouïs. Au lieu de pousser en avant, même

follement, et de réveiller par quelque acte d'éclat le courage national, on ne parle plus que de lignes de retraite, on coupe les ponts, les routes et on ne tient nulle part. La guerre terminée, au lieu de chercher, en soi, la cause des défaites, les soldats la rejettent sur les généraux, les généraux sur les soldats, le plus grand nombre sur le manque d'organisation, sur la déféction des armes. En supposant ces deux dernières causes réelles, le premier soin est d'y remédier.

Ni le temps ni l'argent ne nous ont manqué pour cela, et l'ennemi qui, d'après nous, avait tant d'avantages, a su employer l'un et l'autre. D'où vient donc que l'on dise : *Nous ne sommes pas prêts* ? Ah ! si après tant de défaites et d'humiliations nous ne sommes pas encore prêts, nous le serons jamais !

Avant d'aller plus loin, il est utile de mettre un terme à des récriminations qui paraissent mettre à la charge de l'Assemblée cette lenteur inexplicable. Non, cette Assemblée, d'elle-même incapable d'ineffectables défaillances, n'est pas responsable en ceci. Elle s'est toujours montrée ; j'en dirai un mot plus haut, peut-être, depuis la fin de la guerre, impuissante à éviter ces retards. Si les républicains ont pu être accusés d'avoir voulu s'être, par ce cri de parti, opposés, nous l'ignorons, à la création de la garde mobile, que le gouvernement prenait garde qu'il pourra, après de nouveaux malheurs, être accusé de n'avoir pas su organiser l'armée territoriale. On dirait vraiment qu'il craint cette armée. Des renseignements singuliers sont demandés non seulement sur la capacité, sur la moralité, mais encore sur l'opinion de ceux qui offent d'y entrer. Et cependant, ce ne sont pas les radicaux qui s'empressement de le faire.

" Si l'on ne fait rien pour organiser, en revanche, on ne parle que de lignes de défense, de retraite, de sorts détachés, d'indes, de machines infernales sur terre et sur mer.

" Et ce ainsi qu'on relève le courage d'un peuple ? On dit même que des officiers généraux, des officiers supérieurs, que dis-je, des officiers subalternes, qui ne devaient songer qu'à se venger, sans compter le nombre des ennemis, déclarent ne pouvoir faire la guerre. Croient-ils faire ainsi des héros de leurs soldats ? *Nous enfants feront la besogne*, dites-vous. Non, car ils seront vos dignes fils et s'humilieront devant un ennemi qui n'est pas plus nombreux que vous.

" Non, nous n'étions pas si mal organisés ; non, nous n'avions pas de mauvaises armes. Les chassepots valent dix fois les fusils à aiguille, et nos canons, en moins grand nombre il est vrai, étaient de fort peu inférieurs à ceux de l'ennemi ; nous ne nous servions ni des uns ni des autres. A part de brillantes personnalités, de nobles cœurs, dont beaucoup ont péri, les généraux n'osaient plus commander ; les soldats, ne voulant plus obéir, jetaient leurs armes ; et nos flottes, sans adversaires, craignaient d'attaquer de prétendues défenses qui n'existent peut-être pas encore.

" Nous ne savons plus faire la guerre, nous n'osons plus la faire, aussi bien sur terre que sur mer. Nous appelons humanité ce qui n'est que pusillanimité. Nous avons eu peur de faire du mal à l'ennemi, de l'irriter ; nous avons peur des représailles.

" La guerre consiste à détruire l'ennemi ou à le réduire, et pour cela il faut mépriser la mort. Mais nous avons perdu le sentiment de l'honneur militaire. Princes, ministres parlent bien de devoir ; mais ils se gardent de le définir. Pour cela, il faut donner l'exemple ; et pour parler d'obéissance et d'abnégation, ce qui est le devoir du soldat, il faut

...même reconnaître un principe supérieur, et croire à une récompense future. Si tous les Français avaient voulu réguler leur vie, il ne serait pas sorti un allemand de France; on l'a bien vu. Chaque fois que notre ancien courage se réveillait, l'ennemi s'arrêtait, se troublait et parfois fuyait.

Depuis quarante ans le népotisme et le favoritisme bourgeois ont tué le patriotisme.

Songons que la meilleure défense est dans notre courage, sinon les forts se rendent et les armes tombent. Nous venons de le voir. Songons non à attaquer l'ennemi chez lui, mais à nous ruer sur lui dès qu'il viendra chez nous. Excitons la France contre lui, d'où qu'il vienne; nous en avons le droit et les devoirs. Les Allemands l'ont fait. On dit qu'ils ont mis cinquante ans à se venger, c'est faux; ils avaient Waterloo. Ils étaient moins nombreux que nous, sans unite, sans passé, nous sommes encore aussi nombreux qu'eux; nous serons unis sous les armes, j'en suis sûr, au jour du danger, et nous avons notre gloire à retrouver.

Il est nécessaire de donner aux soldats des armes qui leur inspirent confiance; il est plus nécessaire de leur donner des chefs qui aient confiance en eux mêmes. Autrement comment donneraient-ils ce qu'ils n'ont pas? L'instruction est une noble et utile chose. Elle n'est rien sans le cœur, et le soldat qui sait risquer sa vie en connaît plus long sur le champ de bataille que le savant général éperdu qui regrette sa vie si tranquille et la perte de ses hommes.

Telle est à peu près l'importante communication du brave général Du Temple. Comme on le voit, il ne déguise rien, ne cache rien. Il dit nettement que la France a été vaincue, parce qu'elle n'avait plus le courage de se battre. L'honneur avait disparu avec les vertus que l'Eglise suit faire naître lorsqu'on la laisse parler au soldat. Les trop funestes principes de 89, en mettant mille entraves à l'œuvre de l'Eglise, avaient préparé à la France les maux que les canons Krupp ont semés.

Et les maux de la société française sont plus grands qu'on ne le pense; et on ne se hâte pas d'y remédier. Qu'on le remarque bien, c'est parce qu'on avait cessé de remplir ses devoirs envers Dieu qu'on ne sut plus être fidèle à la patrie et aux concitoyens. Toute une génération a été gâtée dans les écoles impies, qui ont enseigné les moyens de satisfaire les penchants au lieu d'imprimer aux coursotères l'énergie qui rend capable d'accomplir les devoirs, quoiqu'il en coûte. Elles ont proclamé l'Athéisme, elles ont nié l'immortalité de l'âme, elles se sont moqué de ceux qui s'inquiètent de la vie future. Et pour double d'infortune, ceux dont les dispositions morales sont, en général, les plus compromises, ce sont justement les chefs, ceux là même qui ont mission de prendre l'initiative des plus grands sacrifices, des plus généreux dévouements.

D'un autre côté, l'organisation militaire était loin de ce qu'elle devait être au moment où la Prusse se rua sur la France; mais la situation est elle meilleure aujourd'hui? — Oh! on fait des merveilles à grands flots d'éloquence, on imprime des plans de réorganisation qu'on va verser dans tous les coins du monde. Mais on ne fait rien de plus. Les cadres de l'armée active même ne sont pas remplis et l'armée territoriale n'existe pas encore. On attend.

Cependant, qu'on ne s'y méprenne pas. Sans doute, les mesures matérielles sont nécessaires; on est plus qu'imprudent de les négliger. Mais il est d'autres mesures indispensables pour réparer l'honneur de la nation et la préserver de nouvelles ruines. Il faut que la France, reconnaissant ses égarements, revienne au Dieu de Charlemagne et de Saint-Louis, en lui disant: PARDON, PÈRE, J'AI PÉCHÉ.

Peut-être faut-il ajouter que les hommes chargés de réparer les échecs et de faire face à de nouveaux efforts ne sont pas à la hauteur de leur mission. Qu'ils se retirent. Une Autorité, plus catholique, plus française, à la volonté et à la force de faire ce qu'on a trop négligé de puis quatre ans; et de réparer tous les maux qui se sont appesantis sur la France, depuis plus de quarante ans. Cette Autorité, c'est le roi de France, c'est HENRI V.

La Providence permettra-t-elle que la Prusse se détermine à porter ses coups que lorsque cet événement aura eu lieu? — Qu'elle s'attende alors au sort qui subirent les Allemands à Lo-biao. Ses bataillons bardés d'acier mordront la poussière.

Isi dans la Puissance, le seul événement important, c'est la rentrée de Sir John A. MacDonald dans la vie privée. Dans notre pays, encore plus qu'ailleurs, les hommes sont rares, et Sir John A. MacDonald était un des premiers parmi ceux que nous avons. A quelque parti politique qu'on appartienne, on ne peut s'empêcher d'avoir beaucoup de reconnaissance pour cet homme éminent qui a servi son pays pendant plus de trente années. Si on a fait quelques fautes, le puissant crédit dont il a joui au milieu de ses concitoyens fait l'éloge de son intelligence et de son énergie. Que ceux là qui l'emportent sur lui, maintenant que ses forces et son indomptable courage commencent à le trahir, puissent fournir avec autant d'honneur et de gloire une carrière aussi longue et aussi bien remplie.

Repatrimentil no esillamo

Nous sommes heureux, dit le *Courrier du Canada*, d'annoncer que les opérations du nouveau mode de repatriement commenceront dans une semaine. Pas moins de 25 familles pourront être installés cet automne. Ce nombre sera quintuplé l'ap prochain.

Les détails de l'organisation seront publiés dans une semaine. Un prêtre accompagnera le premier groupe, et de suite on s'occupera de construire une chapelle et d'établir une école.

Le succès de cette colonie encouragera sans doute les autorités à tenter des efforts analogues sur d'autres parties du pays.

Quo de nouvelles paroisses l'on pourrait ainsi fonder en dix ans! Que d'émigrés on rappellerait au pays! Que de canadiens l'on empêcherait de s'expatrier.

Que le Gouvernement continue donc à accorder sa protection à nos frères qui nous reviennent des Etats. Ils ont autant de droits à sa sollicitude que les étrangers qui nous viennent d'outre-mer, que l'on loge et nourrit, que l'on protège souvent sans aucun bon résultat pour le pays. Il était temps que l'on fit quelque chose pour les canadiens eux-mêmes. Ces derniers, à leur arrivée, parmi nous, ne savaient où s'adresser pour se procurer des moyens ou des renseignements. L'on conçoit que ce qui se commença cet automne n'est que le prélude d'une œuvre qui, avec de la bonne volonté et de la persistance, sera colossale et produira des résultats bienfaisants pour toute la Puissance en augmentant la richesse nationale.

Nous lisons à ce sujet, dans le *Progrès* de Sherbrooke, la correspondance suivante:

Monsieur le Rédacteur, — Enfin, la noble cause du repatriement vient de trouver un apôtre plein de zèle et de dévouement dans la personne de Rév. M. Michaud, missionnaire aux Etats-Unis. Vous savez que ce Monsieur avait été chargé de présenter de nombreuses requêtes

au gouvernement local aigées par nos compatriotes exilés demandant qu'on sollicite leur retour au pays. M. Michaud n'étant adressé aux nouveaux ministres a réussi à obtenir des avantages égaux, pour nos compatriotes, à ceux dont jouissent les émigrants étrangers. Cette justice, quoique tardive, est cependant destinée à produire des effets incalculables, surtout dans cette partie de nos cantons; car c'est dans Dilton et Chesham que doivent commencer les opérations du gouvernement dans une entreprise qui devra donner une popularité immense, au nouveau ministère. Le Révd. M. Michaud et l'assie, ont, commissaire des Travaux Publics M. Lesage sont venus le visiter la semaine dernière et ont été ravis des avantages que promettent la richesse du sol, la beauté des sites, la force des pouvoirs d'eau, etc., etc. Ils sont retournés immédiatement à Québec pour faire leur rapport. De là, M. Michaud doit retourner aux Etats-Unis pour nous amener cet automne une vingtaine de familles. D'après ce que nous ont dit ces Messieurs, voici les avantages principaux que l'on se propose d'offrir à nos compatriotes: frais de passage des différents centres des Etats-Unis à Sherbrooke, l'octroi d'un lot de terre avec quatre arpents de défrichement; une bonne maison en pièces équarries et un poêle, le tout remboursable au gouvernement dans dix ans avec intérêt pendant les cinq dernières années seulement. Comme il n'y a aucun doute que par le temps qui règne à présent aux Etats-Unis, plusieurs accepteront ces offres, on doit s'attendre à ce que la colonisation avancera maintenant au pas accéléré à travers nos belles forêts. L'histoire de notre pays devra inscrire sur ses pages le nom de l'abbé Michaud parmi ceux de ses bienfaiteurs, digne récompense pour la noble tâche qu'il s'est imposée.

P. U. VALLANT

La Patrie Chesham, 17 Nov. 1874.

Semences en lignes et choix des semences

On est généralement convaincu que les semences en lignes sont les meilleures, mais on néglige souvent de les faire ainsi, soit par habitude contraire, soit par insouciance.

Les semences en lignes permettent et facilitent les sarclages à la houe qui sont si favorables au rendement des récoltes et à la terre qu'ils débarrassent des mauvaises herbes.

Ces sortes de semences sont aussi fort utiles pour les carottes qu'on peut sarcler plus facilement et surtout plus économiquement, puisqu'on peut employer de petites houes avec lesquelles on abrège de neuf dixièmes au moins les sarclages qu'on fait ordinairement à la main.

Elles peuvent être également employées avec avantage dans la culture potagère en général.

Nous ne saurions trop recommander les semences en lignes qui économisent en outre la semence.

Un premier essai, dans la grande comme dans la petite culture, voire même dans les jardins, serait indubitablement et constamment suivi. Disons donc:

Arrière la routine, c'est une mauvaise conseillère!

Le choix des semences de céréales qu'on fait souvent sans soins, laisse généralement à désirer. Les cultivateurs soigneux emploient les cribles trieurs cylindriques pour choisir les plus beaux et les plus gros grains. D'autres, plus soigneux encore, forment une espèce de pépinière de céréales, en semant clair et en sarclant; à cet effet, ils épurent et choisissent successivement pendant plusieurs années les meilleurs grains des reproductions successives, sachant que c'est par ce moyen qu'on peut obtenir des grains de qualité exceptionnelle avec une bonne culture, bien entendue.

Petite Chronique

Consommation des liqueurs alcooliques aux Etats-Unis.— D'après les statistiques officielles, nous trouvons qu'aux Etats-Unis, en une seule année, les chiffres pour la vente des boissons enivrantes se répartissent comme suit:

Liqueurs spiritueuses importées.....	8 1,344,000 000
Liqueurs fabriquées dans le pays.....	128,000,000
Vins importés.....	15,000,000
Vins domestiques.....	5,000,000

Par contre, ces statistiques établissent que les dépenses pour les objets nécessaires à la vie ont été, pour la même année de \$582,000,000 moins élevées que celles des boissons enivrantes, tel que nous le voyons par les rapports suivants:—

Coût de la farine et des viandes.....	\$330,000,000
Coût des étoffes en coton.....	115,000,000
Coût des chaussures.....	90,000,000
Coût d'habillements.....	70,000,000
Coût des étoffes en laine.....	60,000,000
Coût des journaux et livres.....	40,000,000

Total..... \$905,000,000

D'après ces mêmes statistiques, il a été constaté qu'il y avait cette même année 140,000 vendeurs de boissons enivrantes. Supposant que chacun de ces vendeurs aient eu 40 acheteurs par jour, il y aurait 5,600,000 acheteurs de boisson chaque jour. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu, pendant ces douze mois, 100,000 incarcérations par l'usage immodéré de boissons enivrantes; que 150,000 décès aient été liés par les mêmes causes, et 200,000 enfants laissés par cette cause dans l'indigence.

Consommation des liqueurs alcooliques dans la Puissance du Canada.

D'après un rapport officiel du Gouvernement Fédéral, sur la trafic des liqueurs enivrantes, publié il y a quelques mois, pour l'année expirée le 30 juin 1873, la quantité de liqueurs enivrantes importée en Canada, pour y être consommée a été de 2,910,304 gallons, évalués à \$2,075,089; et la quantité fabriquée en sus, après déduction des exportations, a été de 16,308,625 gallons, évalués à \$9,785,154. Il y est aussi démontré que 121,762,847 livres de grain de valeur, principalement du blé, de l'orge, du seigle et du blé d'inde ont été employés à la fabrication de liqueurs spiritueuses. Il n'est pas étonnant qu'à la dernière Session du Parlement Fédéral 135,655 pétitionnaires aient demandé l'abolition de la vente des liqueurs qui est la cause probable de trois quarts au moins du paupérisme, de l'immoralité et du crime dans ce pays.

Nous n'avons pas heureusement à déplorer dans nos campagnes les effets désastreux de l'ivrognerie à un si haut degré que dans nos villes, mais cela n'empêche pas qu'on en subisse encore beaucoup trop. Nous serions bien étonnés si nous pouvions calculer la quantité de boissons que l'on achète dans nos paroisses. Il nous suffit de jeter un coup d'œil autour de nous pour s'apercevoir qu'à la campagne comme dans nos villes, il y a de nombreuses victimes de l'ivrognerie. En plusieurs endroits des cultivateurs qui possédaient de magnifiques fermes, en sont réduits presque à la mendicité, ayant laissé pour tout héritage à leurs enfants le fruit de leurs mauvais exemples et de leur honteuse passion pour l'ivrognerie. Ces faits sont bien propres à exiger de la part des parents, une stricte surveillance sur leurs enfants, afin de les éloigner des tristes dangers auxquels par imprévoyance ceux-ci sont bien souvent exposés. Si un père, par un besoin urgent, est obligé d'acheter de la boisson, il ne devrait jamais envoyer son enfant chez le marchand, combien même il lui donnerait un écrit pour s'y présenter, car la ruse de l'enfant pourrait tromper le père et le vendeur. L'enfant fut-il le plus sobre du monde pourrait devenir ivrogne en suivant le conseil et les exemples d'amis adonnés à la boisson.

Le tableau suivant de M. le Docteur Bergeret, est bien propre à nous mettre sur nos gardes contre ce terrible fléau.

Les ravages occasionnés par l'abus des boissons spiritueuses sont incalculables. Non-seulement ils frappent l'individu, mais ils atteignent la société elle-même; ils la démoralisent, et l'histoire démontre que les excès de cette nature se multiplient d'autant plus chez un peuple que celui-ci touche de plus près à sa décadence. J'ai pu sonder dans toute sa profondeur cette plule physique et morale; mesurer dans toute son étendue cette lépre hideuse que l'ivrognerie engendre au milieu de nos populations. Les exemples les plus funestes et les plus multipliés des maux que cette enfante se sont continuellement présentés à mon observation.

Je n'ai pu voir, sans être ému de la pitié la plus vive, l'ivrognerie entraîner la ruine des familles et livrer aux horreurs de la misère les femmes et les enfants du peuple.

J'ai vu ce vice honteux flétrir la jeunesse dans sa fleur, jeter

la vieillesse dans la démence la plus stupide, tarit les sources de la vieillesse, l'enfant, et précipiter l'homme fait dans la tombe bien longtemps avant le terme qui lui avait assigné la nature.

« Que de fois j'ai vu avec douleur des hommes dont le nom sans tâche allait se squiller dans les repaires de l'ivrognerie et de la crapule. Ils y entraient d'abord avec un cœur pur et honnête; chaque fois qu'ils en sortaient, ils y laissaient, au milieu des fumées du vin, quelques-unes des sages traditions de la famille, quelques-unes de ces principes moralisateurs que leur avaient légués leurs pères; bientôt la corruption arrivait chez eux jusqu'à son dernier terme, ils ne tardaient pas à devenir les ennemis et le fléau de la société; ou bien, foulant aux pieds toute espèce de dignité et de pudeur, ils finissaient par se plonger habilement dans cette ivresse profonde où l'homme ressemble beaucoup plus à un animal immonde qu'à un être humain; triste jonet des enfants, objet de pitié et de mépris pour ses concitoyens. Est-il quelque chose de plus déplorable que ce spectacle de la raison humaine descendant jusqu'au dernier terme de l'abrutissement et de la dégradation? »

« C'est le tableau de ces misères si affligeantes que j'entreprends de mettre sous les yeux de mes compatriotes. Je veux leur démontrer que l'abus des boissons alcooliques est très rarement compatible avec une santé durable; que les maladies les plus graves, et les plus nombreuses en sont tous les jours la triste conséquence. Je leur ferai voir que cette funeste habitude abrège d'une manière effrayante l'existence humaine et qu'elle fait vingt fois plus de victimes que la poudre à canon; que, de toutes les dégradations qui frappent notre espèce, nulle n'est plus honteuse ni plus humiliante que l'ivrognerie; que non-seulement ce fléau entraîne la ruine et la misère des générations présentes, mais encore que, en viciant la constitution des hommes de nos jours, il porte une atteinte profonde à la vigueur des générations futures. »

RECETTES

Remède contre la brûlure de phosphore

On se brûle souvent le bout des doigts en allumant une allumette, et fréquemment cette petite plaie s'envenime; elle devient presque inguérissable. Voici un moyen pour neutraliser la petite quantité de phosphore qui reste dans la brûlure: il suffit d'y appliquer de l'eau salée, ou de plonger les doigts brûlés dans de l'eau salée, et tout danger disparaît.

Cirage pour la chaussure et les harnais

- Prenez: Melasse 525 parties.
- Eau commune 150 "
- Noir d'ivoire 30 "
- Graisse ou huile 30 "
- Acide sulfurique 200 "
- Essence d'Aspic 1 "

Introduisez ces substances dans un pot, par ordre de liste; mêlez intimement, après chaque addition. Cette formule fournit le meilleur cirage qui existe. S'emploie à la brosse. Reluit très-rapidement et conserve la souplesse du cuir. On l'étend, à mesure du besoin, avec quantité suffisante d'eau.

Préparation de noir d'ivoire et d'os

Pour préparer ce noir, on prend de petits morceaux d'ivoire et on les met dans un vase clos et enduit qu'on expose au feu jusqu'à ce que la carbonisation soit complète; on les broie ensuite et on obtient ainsi une poudre impalpable et noire. On peut traiter les os de la même manière; seulement ils doivent être préalablement bouillis afin d'être tout-à-fait dépouillés de la graisse qu'ils pourraient contenir.

Bibliographie

MANUEL POPULAIRE D'AGRICULTURE PRATIQUE, contenant des traités complets d'agronomie, d'agriculture proprement dite, d'arboriculture, forestière, de viticulture, de jardinage,

de zootechnie ou économie du bétail; lequel Traité renferme également l'anatomie et la physiologie du bétail; son éducation, son harnachement, etc.; d'apiculture, de sériciculture, de pisciculture, de médecine vétérinaire, de génie rural, avec l'économie agricole, la comptabilité, l'architecture rurale, la mécanique agricole, de technologie agraire avec l'arpentage, la construction des chemins, l'art de la menuiserie, celui de la boulangerie, etc.; à l'usage des propriétaires, des fermiers, des cultivateurs, particulièrement des fermes écoles, d'écoles régionales d'agriculture, des écoles normales, par Emile Jacquemin. Volume in-octavo, de 690 pages. Prix du volume, 50 centimes, frais de poste compris. A vendre à la librairie de MM. C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, Nos. 287 et 234, rue St. Vincent, MONTRÉAL.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs l'achat de ce volume; son prix réduit le met à la portée de toutes les bourses. Les matières traitées dans ce volume sont de première utilité pour les cultivateurs. C'est un cours complet d'agriculture.

N. B.— Afin de faciliter à nos lecteurs l'établissement, dans leur famille, d'une petite bibliothèque agricole, nous leur ferons connaître les livres qu'il leur serait possible d'acheter chez les Libraires de Montréal et de Québec, lorsque ceux-ci voudront bien nous les signaler par l'envoi d'un exemplaire de tels volumes, qu'ils auroient en vente à leur librairie, avec l'indication du prix de vente.

A VENDRE

1o. La magnifique domaine seigneurial de St. Louis, Kamouraska, de la contenance de trois cents arpents plus ou moins en superficie, le tout dans un état de culture parfait et amélioré; ayant obtenu au concours agricole de l'an dernier le premier prix comme ferme la mieux tenue du comté. De plus l'ancien manoir et autres bâtiments à l'usage de son exploitation, avec tous les droits de chasse et pêche sur les grèves en arrière, comprenant aussi un vaste et splendide cottage en construction, au milieu d'un bosquet charmant sur un cap, l'un des sites les plus pittoresques et les plus beaux du pays.

2o. Les îles de Kamouraska au nombre de quatre, situées en face du domaine et du village, connues sous les noms de l'Isle aux Corneilles, l'Isle aux Patins, l'Isle Brûlée et l'Isle Providence avec aussi les îlots et les droits de chasse et pêche. Ces îles possèdent les pêcheries les plus importantes et les plus fructueuses de la Côte Sud.

3o. La moitié indivise d'un moulin à farine, connu sous le nom de grand moulin, situé à St. Pichal sur l'un des plus forts points d'eau, offrant des grands avantages pour la construction de manufactures. Avec ensemble un terrain de huit arpents en superficie, et plusieurs bâtiments, le tout à proximité de la voie ferrée.

Pour les conditions s'adresser à Kamouraska à IVANHOE TACHE, écr., Propriétaire. A Québec, à MM. C. A. P. PELLETIER, M. P. et JULES TESSIER. A Montréal, à MM. EDOUARD MURPHY, ALPHONSE HUDON, et J. B. ROLLAND, Négociants. A Ottawa, à GEORGE DUVAL, écr., Secrétaire Privé de l'Hon. Ministre de la Justice.

Kamouraska, 18 nov. 1874.



AVIS AUX CONTRACTEURS

ELARGISSEMENT DU CANAL LACHINE

Les contracteurs sont par le présent informés que vers le mois de Janvier prochain, des soumissions seront reçues pour l'exécution et l'achèvement des travaux de l'élargissement de la présente ligne du CANAL LACHINE, ou pour l'élargissement de sa partie inférieure, et pour la formation d'une nouvelle ligne à travers la terre basse, sur le nord-ouest du canal actuel jusqu'à ce qui est appelé le "Rock Cut," de là suivant une ligne

nord du Village de Lehigh, près de la Pointe Leishman. Les Indiens adopteront, dépend en une certaine mesure des arrangements, qui pourront être faits, pour le droit de passage, mais les informations données permettront aux contracteurs d'examiner les deux lignes avant l'arrivée de l'hiver. Les travaux devront être divisés en sections de longueur suivant les circonstances et les localités. Quand les plans, devis et autres documents seront prêts, les avis en seront dûment donnés, les Contracteurs auront alors la facilité de les examiner et de se procurer des blancs de soumission à ce Bureau, ou à toute autre place indiquée.

Par ordre, J. F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 4 Novembre 1874.



AVIS.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

Québec, 5 Novembre 1874. Il est donné avis que, conformément à la 50e règle de l'Assemblée Législative de la Province de Québec, toute pétition pour bill privé doit être présentée, le ou avant le 17 Décembre prochain.

G. M. MUIR, Greffier de l'Assemblée Législative.



CONTRAT DE LA MALLE

Des Soumissions adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à MIDI, VENDREDI, le 4 DECEMBRE prochain, pour le transport des malles de Sa Majesté, pour un contrat proposé pour quatre ans. SIX fois par semaine aller et retour, entre la RIVIÈRE DU LOUP et EDMUNSTON, à commencer du Premier Janvier prochain.

Le transport devra être fait dans une diligence, wagon ou sleigh commode et confortable, tiré par deux ou plusieurs chevaux et sujet à l'approbation du Maître-Général des Postes en tout temps. Chaque voiture devra être pourvue d'un compartiment couvert pour protéger les malles contre le mauvais temps.

Les malles devant laisser Rivière-du-Loup chaque jour, les dimanches, exceptés à 4 heures P. M. ou après l'arrivée de la malle de Québec, et arriver tous les jours à Edmunston, les lundis exceptés à 7 heures A. M. ou quinze heures après le départ de Rivière-du-Loup.

Les malles devant laisser Edmunston chaque jour, les dimanches exceptés, à midi, ou après l'arrivée de la malle du Grand Falls, et arriver à Rivière-du-Loup chaque jour, les lundis exceptés, à 6 heures A. M. ou quinze heures après le départ d'Edmunston.

Le contracteur consentira aux conditions suivantes, en vue de l'ouvrage probable de communications par voie ferrée entre Edmunston et Rivière-du-Loup, durant le terme de son contrat. Il entreprendra de transporter les malles entre Rivière-du-Loup et tel point qui sera le terminus du chemin de fer de temps en temps pendant la durée du contrat, au lieu de et à Edmunston, et sera payé pour ce service tant, par mille, suivant son contrat pour transporter la malle sur toute la distance qu'il y a entre Rivière-du-Loup et Edmunston, en renonçant à toute réclamation, ou demande de compensation, à raison de telle réduction de trajet et en continuant le service entre Edmunston et le terminus du chemin de fer, les autres conditions du contrat en ce

qui regarde la vitesse de parcours et les autres conditions de même nature. Des notices imprimées contenant d'autres informations sur les conditions du contrat projeté, peuvent être vues, et des blancs de soumissions peuvent être obtenus aux Bureaux de Poste de Rivière du Loup, d'Edmunston, et aux Bureaux intermédiaires, ou au bureau du sousigné, 1000, à Québec, le 28 Octobre 1874.

MUSIQUE NOUVELLE!!
RECUE DE PARIS
PAR LE DERNIER STEAMER

ROMANCES FRANÇAISES:

Ferme tes beaux yeux.....	Poissot	50 centims
Le domino rose.....	Arago	50 "
Né t'en vas pas.....	Rupès	35 "
Chanson de Jean Prouvère.....	Holmes	50 "
Alcyon (vers du roi Henri IV).....	Rupès	50 "
La petite marchande de violettes.....	Hausser	40 "
Premier amour.....	Rupès	50 "
Dernier amour.....	Rupès	50 "
Dieu salue la France.....	Kowalski	40 "
Rappelle-toi.....	Rupès	50 "
Noble courtois.....	Henrion	35 "
Chanson d'été.....	Rupès	50 "
L'élève obstiné.....	Hausser	25 "
Marthe.....	Rupès	50 "
O la menteuse.....	Henrion	25 "
Je ne suis pas si je vous aime.....	Rupès	50 "
Passes beau voyageur.....	Le Beau	35 "
Lettre à Monsieur le Soleil.....	Leduc	40 "
Si vous m'aimez.....	Rupès	50 "
Je n'ose la nougner.....	Béral	25 "
Juanna d'Arc au bûcher.....	Boisjère	30 "
La Colombe.....	Valenti	50 "

ALBUMS DE CHANT
Recueil de romances françaises illustrées et richement reliés — Boisjère. — \$3.00

COLLECTION des CHANSONS de GUSTAVE NADAUD
COLLECTION des ROMANCES de H. PROCH
LES RAYON D'ITALIE.—Collection de romances françaises et DROS, d'après les meilleurs auteurs italiens

A. LAVIGNE,
Marchand de piano et harmoniums, Editeur de musique
117 rue St. Jean, QUÉBEC.

DEPARTEMENT DES DOUANES
Ottawa, novembre, 1874.
L'ESCOMTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 par cent.
JAMES JOHNSON, Commissaire des Douanes.
L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.